

LAROCHELLE, Louis, *En flagrant délit de pouvoir : chronique des événements politiques de Maurice Duplessis à René Lévesque*. Montréal : Éditions du Boréal Express, 1982. 302 p. 13,95 \$.

Richard Jones

Volume 37, numéro 1, juin 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304135ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304135ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jones, R. (1983). Compte rendu de [LAROCHELLE, Louis, *En flagrant délit de pouvoir : chronique des événements politiques de Maurice Duplessis à René Lévesque*. Montréal : Éditions du Boréal Express, 1982. 302 p. 13,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37(1), 104–105.
<https://doi.org/10.7202/304135ar>

LAROCHELLE, Louis, *En flagrant délit de pouvoir: chronique des événements politiques de Maurice Duplessis à René Lévesque*. Montréal: Éditions du Boréal Express, 1982. 302 p. 13.95\$

La brève description de l'éditeur de ce livre, en page couverture-arrière, prétend que l'auteur «nous offre une chronique percutante des événements qui ont agité la scène politique québécoise des deux dernières décennies.» Chronique, certes! Nous ne savons pas si l'auteur «a observé les choses de près», comme le prétend encore la description de l'éditeur, mais il a certainement lu des journaux et il nous présente ici les résultats indigestes de son examen. Ainsi, le 8 juin (1970, mais est-ce important?) les villes de Québec, Trois-Rivières et Sept-Îles deviennent admissibles au titre de zones désignées; ce même jour, le Parti québécois enregistre, en Cour provinciale, des requêtes en annulation d'élection de trois candidats libéraux; le 8 juin, aussi, on apprend que IBM compte investir 21 millions à Bromont; le 9 juin, le lieutenant-gouverneur Hugues Lapointe accueille seulement 101 des 108 députés élus; le 11 juin, l'Assemblée approuve une modification à la charte de la ville de Montréal; le 14 juin, Guy Saint-Pierre communique à la presse le détail de son programme d'investissements de 142 millions dans les universités du Québec... et ainsi de suite, de 1959 à 1980.

Toujours selon la description de l'ouvrage, destinée à l'acheteur éventuel, l'éditeur soutient: «En filigrane, [l'auteur] nous fait découvrir que les hommes de pouvoir constituent une faune étonnamment inerte, qu'on peut prendre en flagrant délit d'exercice timide et jaloux de ses prérogatives.» Disons simplement que nous n'avons pu retracer cette filigrane et que c'est plutôt la description qui est «étonnamment inerte».

L'auteur est censé avoir délaissé les «grandes interprétations» — c'est là son expression. Il nous apprend, tout de même, que le gouvernement libéral de Jean Lesage est «parmi les meilleurs de toute l'histoire du Québec» quoique sa défaite ait été «inévitable». Quant à son successeur, Daniel Johnson, «du mauvais larron qu'il était, il avait réussi en très peu de temps à se hisser jusqu'à la stature d'un véritable homme d'État». Jean-Jacques Bertrand, qui devient premier ministre à la mort de Johnson en 1968, «en est venu à oublier complètement les véritables enjeux politiques de l'époque, occupé qu'il était à réprimer les ambitions de Jean-Guy Cardinal et à tenir en respect les éléments «séparatistes» de son caucus». Robert Bourassa, lui, est «dévoré par l'ambition politique». Mais «son mérite... est peut-être plus grand que les chroniqueurs ne le laissent entrevoir. C'est l'Histoire qui le jugera.» Pierre Elliott Trudeau est le «vainqueur du démon séparatiste». Pendant la bataille référen-

daire, «ce virtuose a su convaincre, sans préciser toutefois ce dont l'avenir sera fait». Maintenant, nous le savons!

Nous avons beau nous méfier des tentatives d'interpréter notre histoire récente en disant qu'elles sont inéluctablement colorées par les partis pris de l'observateur. Mais dans l'impasse où le Québec et les Québécois se trouvent présentement, il nous faut des efforts lucides en vue de comprendre le chemin que nous avons parcouru depuis la fin des années '50 et de proposer des voies de solution à la crise actuelle. Le passé récent est parsemé de grands espoirs et de vives déceptions. Aux années 1950, le Québec connaît une certaine stabilité et prospérité mais la contestation de l'ordre traditionnel gagnera de plus en plus d'adhérents, notamment dans les syndicats et chez les intellectuels, et le duplessisme s'écroule. Jean Lesage et son «équipe du tonnerre» lancent la Révolution tranquille pour créer un Québec moderne, mais les réformes libérales susciteront de vives critiques, chez les conservateurs comme chez les nationalistes, et Lesage sera battu en 1966. Daniel Johnson réclame la révision de la constitution canadienne afin de créer l'égalité pour les Canadiens français: il meurt subitement et la conjoncture économique, la question linguistique et les dissensions politiques auront raison de son successeur, Jean-Jacques Bertrand. Robert Bourassa remettra les Québécois au travail, il lancera le projet du siècle, il fera presque anéantir l'opposition parlementaire en 1973, mais trois courtes années plus tard son régime sera enseveli par les péquistes qui promettent «un vrai gouvernement». René Lévesque parle de donner aux Québécois la confiance, la dignité, des réformes sociales, un pays à eux. L'opposition des anglophones à la législation linguistique, l'échec du référendum, la constitution imposée, la très grave crise économique et les relations toujours plus tendues avec les syndicats du secteur public se conjuguent pour miner la popularité de ce régime et détruire les espoirs (naïfs?) des citoyens. Bref, les nouveaux départs ne se comptent plus depuis un quart de siècle: «Désormais», «Il faut que ça change», «Maîtres chez nous», «Québec d'abord», «100 000 emplois», «Un vrai gouvernement», «D'égal à égal». Où en sommes-nous après tout cela? Plus heureux qu'avant? Plus prospères? Plus fiers? Plus unis? Plus autonomes? Plus compétents? Plus libres? C'est douteux. Mais plus désabusés, plus sceptiques? Ah, certes, car après tant de départs vers la gloire, suivis de tant de lendemains qui déchantent, en si peu d'années, un homme ne peut que ramener ses rêves à des dimensions plus humaines, plus réalistes, plus individuelles. N'est-ce pas là une des leçons des vingt-cinq dernières années? Ne nous faut-il pas préparer un nouveau départ, plus modeste cette fois? Voilà des interrogations auxquelles ce livre n'apporte malheureusement aucune contribution.